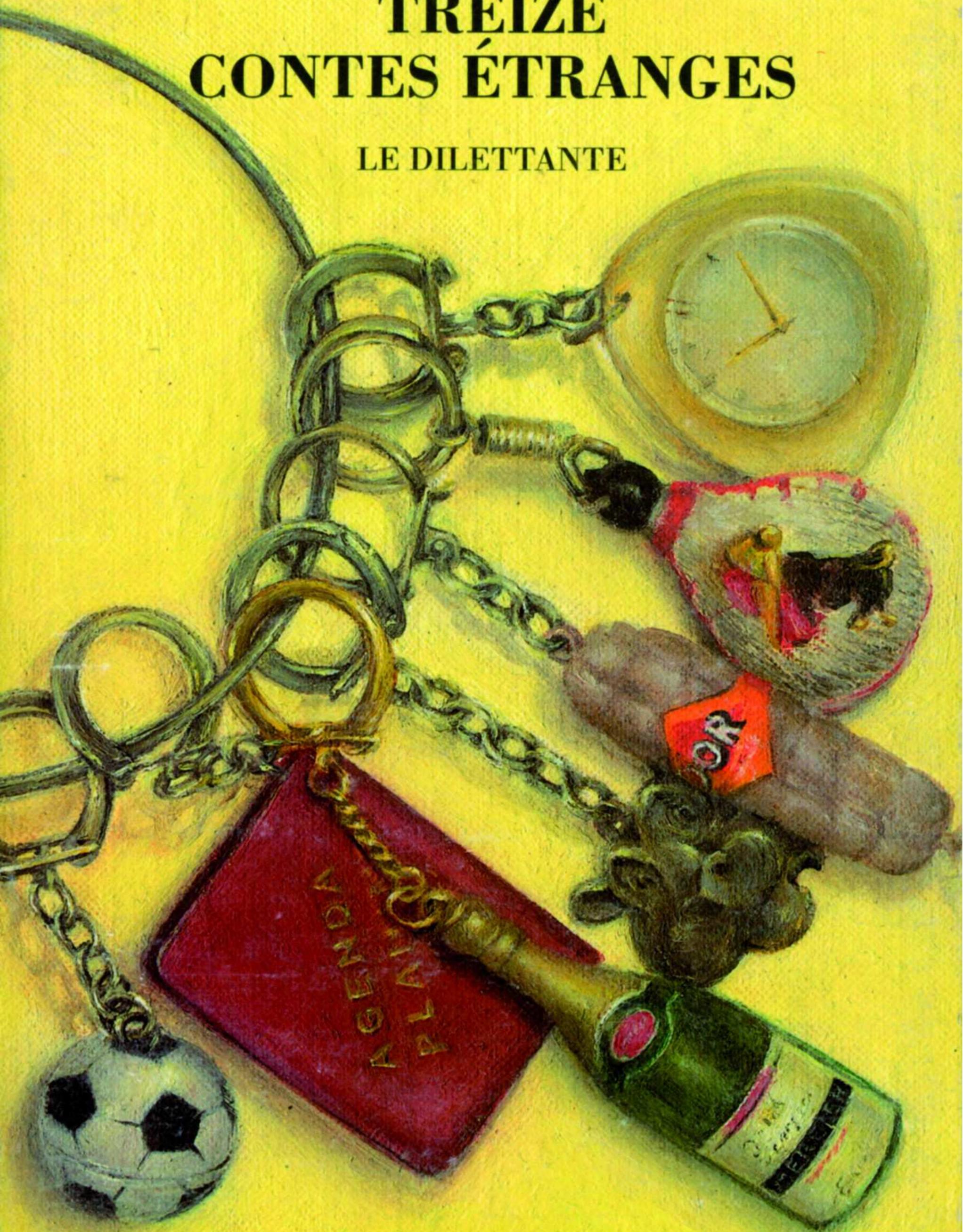


VINCENT RAVALEC
**TREIZE
CONTES ÉTRANGES**

LE DILETTANTE



Treize contes étranges

DU MÊME AUTEUR

LE DILETTANTE

L'Accomplissement des prophéties (nouvelles)

Un pur moment de rock'n roll

Les clefs du bonheur

Vol de sucettes

Recel de bâtons

La Vie moderne

Visite du monde entier (à paraître)

L'Auteur (récit)

FLAMMARION

Le Doigt de Dieu dans un ciel tout blanc (romans)

Cantique de la racaille

Wendy

Nostalgie de la magie noire

ÉDITIONS DTV

Le Danger des courants électriques (avec des photos
de C. Mariaud)

Portraits des hommes qui se branlent

Conséquences de la réalité des morts

Attirance envers le vide (à paraître)

MILLE ET UNE NUITS

P.E.P. Projet d'Éducation Prioritaire

Vincent Ravalec

Treize contes étranges

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda

© Le Dilettante, 1999.

ISBN 978-2-84263-422-3

À Valérie, Amélie et Benjamin.

« C'est la pure vérité, Perry », lui disais-je, et Perry me répondait : « Une œuvre d'art, une œuvre d'art » ; puis il riait et disait : « Quelle ironie, quelle ironie ! » Je lui demandais ce qu'il voulait dire par là, et il me disait que tout ce qu'il avait voulu dans sa vie était de produire une œuvre d'art. « C'est tout ce que j'ai jamais désiré dans toute ma vie », disait-il. « Et, à présent, qu'est-il arrivé ? Une situation incroyable où j'assassine quatre personnes et où c'est *vous* qui allez produire une œuvre d'art. » Eh bien, il me fallait bien l'approuver. C'était une situation joliment ironique.

Truman Capote, *Entretiens*, traduit de l'anglais
par Michel Waldberg, Rivages, 1988.

1 - L'on m'emmenait vers un tribunal.

Il faut passer des portes, suivre d'innombrables couloirs, traverser des salles parfois vides parfois remplies de créatures souffrantes.

Depuis un long moment j'ai la conviction que le mal qui m'habite aurait dû éclore, que des pustules, des boutons de fièvre, auraient dû couvrir mon corps et m'envahir.

(Pourriture des putréfactions mortes)

Un personnage détestable

LE BAR DE L'INFINI se trouvait au fond de l'impasse de la Désolation, dans la banlieue de Lyon, et j'avais trouvé que cette juxtaposition légèrement antinomique était une bonne entrée en matière. Je m'étais garé comme j'avais pu, il y avait un loueur de camions qui prenait toutes les places, *Louez Dietrich, louez moins cher*, sous une enseigne flamboyante, également au nom de Dietrich. Dans la salle des gens faisaient la queue pour le P.M.U., Max Dietrich était caché derrière le flipper et j'ai dû faire le tour pour arriver jusqu'à lui. Il buvait une verveine-menthe et ne fumait pas. La première chose que je lui avais demandé, mi-amusé, mi-gêné, c'est s'il s'était reconverti dans l'automobile. Il paraissait plus maigre que sur les dernières photos mais il était habillé pareil, avec le même pull à carreaux et la chemise qui dépassait.

– Pas vraiment, j'aimerais bien, mais les voitures

c'est mon frère, dans la famille le malin c'est lui, moi je ne suis que l'artiste.

J'avais commandé un café, il pensait avoir affaire au type du festival, j'avais dû expliquer que non, que j'étais un écrivain comme lui, que la personne du festival nous retrouverait plus tard et que c'est moi qui étais venu parce que... parce que... j'avais beaucoup d'admiration, que *Paris-Match* m'avait proposé de faire son portrait et que j'avais immédiatement accepté, malgré ma répugnance à faire le journaliste, à cause de ça précisément, du fait que je l'admirais.

– Ah oui, il avait grogné, je crois que l'attaché de presse m'en a touché deux mots. Et vous faites la tournée avec nous, c'est ça ?

– Oui, et le troisième est déjà à Saint-Étienne, c'est Franchon, vous voyez de qui il s'agit ?

Je n'étais pas particulièrement fan de Franchon, je trouvais son style un peu scolaire, faussement littéraire, empesé par moment, et ses histoires sans intérêt. En plus les rares fois où je l'avais croisé il m'avait semblé manquer un tantinet d'humour, mais bon, j'étais plutôt content de partir, de faire un mini tour de France, de sillonner la région P.A.C.A. en compagnie d'un écrivain qui avait été un héros de mon adolescence, tous frais payés et d'aller de FNAC en FNAC vanter les qualités de mes livres, c'était comme des vacances et ça faisait longtemps que je n'en avais pas pris.

– Pas du tout, c'est qui, un acteur ?

Non, j'avais été obligé de préciser, il écrit aussi, c'est un écrivain, sans trop savoir s'il le faisait exprès, si c'était juste parce qu'il était mal réveillé ou s'il était réellement grognon et mal embouché.

– Franchon, c'est marrant, ça me faisait penser à un acteur.

Il avait le regard à la fois qui vous fixait et à la fois totalement ailleurs, comme s'il avait compris suffisamment de choses de vous pour se rendre compte que somme toute ce n'était pas vraiment intéressant.

Je ne savais quoi dire ni comment le prendre, alors je suis resté silencieux, en faisant durer chaque gorgée de mon expresso. Dans mon sac de voyage j'avais tous ses livres, dans les éditions d'origine, y compris *Panorama vu depuis 10 cailloux noirs*, un recueil de poèmes qui n'avait jamais été réédité.

– Bon, il avait fini par dire, on ne va peut-être pas camper là toute la journée, si on veut être à Saint-Étienne pour seize heures il faudrait y aller.

J'étais content qu'il se préoccupe de ce genre de détail, personne ne l'avait vu ni interviewé depuis quinze ans, c'était un peu comme si Salinger ou Pynchon étaient sortis de leur retraite. Il avait vaguement mauvaise réputation, d'être un peu caractériel, mais tellement génial écrivain que ça ne pouvait même pas compter.

Pendant le trajet il a allumé la radio, j'ai fait quelques petites tentatives pour relancer une discus-

sion, mais sans succès. À Saint-Étienne, Franchon et la personne de la tournée nous attendaient, à l'hôtel Terminus, en face de la gare, l'hôtel n'avait pas l'air folichon.

– Bon voyage ? a demandé la personne de la tournée. Tout s'est bien passé ? Dietrich l'a regardée, comme on aurait regardé un mongolien en difficulté, non, on a été attaqués par un troupeau d'éléphants, c'est pour ça que la voiture est toute cabossée. La fille l'a fixé avec des yeux ronds, la réflexion aurait pu être drôle mais il l'avait dite sur un ton tellement... tellement cassant, ou absent, ou les deux à la fois, qu'elle a rougi et a bredouillé une excuse, comme si c'était elle qui avait été en faute.

– Je vais vous montrer vos chambres.

J'avais posé mon sac dans la mienne, sans m'y attarder, je me sentais dans un état bizarre, légèrement fébrile, Franchon était au bar et dégustait une bière.

– On a un point presse à 16 h 30. Les signatures commencent juste après. J'ai vu qu'il avait noté sur une feuille différents thèmes pouvant être abordés lors d'une interview. Comme on avait encore un moment et que là encore j'étais en panne de sujet à débattre (Franchon avait l'air parti sur un panorama fastidieux des différents journalistes que nous risquions de rencontrer), j'étais reparti dans ma chambre faire une sieste. C'est là que j'avais entendu la voix de Dietrich à travers la cloison. Il avait l'air particulièrement remonté, il hurlait presque.

– Non mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Est-ce que c'est une blague ? C'est pour me foutre de mauvais poil dès le début de la tournée, hein, c'est ça, vous vous êtes dit sacré Dietrich, ce con a pas mis le nez dehors depuis quinze ans on va pouvoir l'entuber facile, on va lui donner un disque pressé par des Portugais et le loger dans un hôtel de bougnoules, et hop, le tour sera joué !

Je n'avais pas besoin d'être de l'autre côté du mur pour imaginer la tête de la malheureuse Corinne. Le disque auquel Dietrich faisait allusion était effectivement un misérable compact *La Coupe du monde et les cafés littéraires* orné d'une carte de visite même pas personnalisée « Avec les compliments du Conseil Général », qui constituait malheureusement l'intégralité de notre cadeau de bienvenue.

– Putain, ça vous aurait même pas traversé l'esprit une seconde que je pourrais peut-être avoir envie de me défoncer un peu, ou d'être content de trouver de la compagnie quand j'arrive ?

Il faisait des va-et-vient en cognant au passage avec le disque sur la commode, putain, les cafés littéraires de la coupe du monde, comme si on n'allait pas en bouffer suffisamment pendant 15 jours des trucs littéraires, non mais je vous jure, allez il avait encore dit, pschi, pschi, c'est pas la peine de rester planté là, allez, vous pouvez disposer, j'ai entendu la porte se refermer et la fille battre en retraite dans l'escalier, j'ai passé quelques coups de téléphone sans

arriver à faire ma sieste, avant de redescendre pour le point presse, derrière le comptoir de la réception les deux employés de l'hôtel étaient d'origine étrangère, l'un africain et l'autre plutôt pakistanais.

Quinze minutes plus tard, Dietrich nous a rejoints, à côté des journalistes la fille de l'organisation avait l'air décomposé.

– Quel effet cela vous fait-il de retrouver un contact avec votre public si longtemps après ?

Cette façon qu'il avait de rouler des yeux en billes de loto dès qu'on lui adressait la parole était proprement déconcertante.

– Un effet plaisant, il a grogné entre ses dents, surtout quand on est logé dans un hôtel de crouilles, ça vous met tout de suite le cœur en joie.

On pouvait presque ressentir physiquement le sang qui battait aux tempes de la jeune fille. Vous voulez une boisson, elle a proposé aux trois journalistes qui continuaient à noter dans leurs carnets, une bière, ou un thé ? La majorité des questions concernaient Dietrich, une ou deux avaient un rapport avec l'adaptation théâtrale d'un de mes livres, quant à Franchon il aurait pu être recouvert d'une peinture invisible ça n'aurait pas été pire, personne ne lui adressait la parole. Au moment de la photo Dietrich a souri, en crispant son visage d'une mimique volontairement forcée, j'ai trouvé qu'il avait un peu une gueule de con.

À la Grande Fête du Livre, qui avait lieu évidem-

ment sur la grande place et sous des tentes, Dietrich a fait figure de star, son arrivée a été annoncée à cinq reprises par micros, les haut-parleurs déclamant le titre de son dernier recueil de nouvelles : *L'Addition chimiquement contestable de nos rêves donne forcément des résultats extatiques*, et très vite une queue importante s'est constituée devant son stand. Franchon, en face de nous, n'avait personne et pour ma part seuls des enfants sont venus me demander de signer un programme. Dietrich était poli et courtois, mettant un petit mot à chacun, essayant de personnaliser les dédicaces, la seule fausse note est venue d'un appel reçu sur son portable où il s'est épanché longuement sur les qualités du logement, ouais, je te jure que c'est vrai ils m'ont logé dans un hôtel d'immigrés, pour juste te donner une idée le réceptionniste est négro, et le serveur pakistanais, réflexion captée par un de ses lecteurs qui a paru violemment choqué, obligeant Dietrich à rattraper le coup, vous inquiétez pas je plaisante, c'est mon frère, il milite à S.O.S. Racisme, j'aime bien le taquiner un peu. Comme je m'ennuyais un peu j'ai relu son recueil, qui était magnifique, encore bien meilleur que ses vieux livres, je ne savais pas trop par quel bout j'allais m'y prendre pour commencer son portrait.

Max Dietrich, le retour de l'Ours Grognon.

Les paradoxes d'un écrivain.

Dietrich Max : *the dark side of the moon*.

Mais aucune de ces tentatives n'était arrivée à me donner satisfaction.

Le soir il y avait eu un dîner avec le maire, les notables, et les autres écrivains, et ensuite un spectacle un peu ridicule avec des gens d'une école de cirque qui avaient improvisé autour du thème de TU M'ÉCRIS - JE M'ÉCRIS, deux gars habillés avec des chiffons, l'écrivain-voiture et l'auteur-camion, qui faisaient pouêt-pouêt et tut-tut, à se demander parfois ce qui pouvait passer par la tête de certains. Pris par la digestion Max Dietrich s'était endormi et ronflait ostensiblement.

C'est le lendemain matin qu'il a commencé à nous casser les pieds avec son histoire de Tintin en Syldavie. Une marque d'essence donnait des albums de Tintin, moyennant dix francs pour l'achat d'un plein et il s'est mis d'un seul coup à faire toute une crise parce que Corinne ne s'était pas arrêtée à la bonne station.

On nous attendait à Clermont-Ferrand pour le déjeuner et cela aurait été ennuyeux de tomber en panne mais il a quand même ordonné de ne pas prendre de l'essence là mais de continuer jusqu'à ce qu'on trouve une station Esso, allez, redémarrez putain, avec une telle fureur et un tel mépris dans la voix que Corinne en a paru presque soulevée de son siège, elle a remis le contact comme une zombie et nous sommes passés sous le nez des gens derrière la vitrine à deux à l'heure, sans avoir pris de carburant,